

« Nous ne voulons pas de votre développement »

Une réflexion après-développementiste sur ce pourrait être le développement tel que pensé par ceux qui le vivent.



Sushil est un jeune activiste et travailleur social, membre de la tribu Kisan et résidant en Orissa (Inde), dans le district de Sundargarh. Depuis plus d'une dizaine d'années, il milite auprès des communautés tribales de son district contre l'accaparement des terres par les groupes industriels, et encourage l'*empowerment* des villageois avec une foi inébranlable. Renforcer

Le développement et autres non-sens

C'est en regardant à travers la fenêtre du train traversant le district de Sundargarh que Sushil entame sa réflexion. Les cheminées fumantes des usines à fer réduit direct (DRI) - usines inscrites à la « liste rouge » des activités les plus polluantes en raison de leur fort besoin en charbon - défigurent un paysage où les forêts autrefois luxuriantes ont été décimées. « La nuit va tomber, les filtres à pollution vont bientôt arrêter de fonctionner, c'est pendant la nuit que les usines polluent le plus car il n'y a pas de contrôle. » Comme le fait remarquer Sushil d'un demi-sourire, « le monstre ne dort jamais ». Qu'est-il donc arrivé aux terres émeraude d'Orissa? Les terrains arables et les prairies sont désormais cerclés par des fils de fer barbelé qui surplombent les murs de béton des usines. « 104 usines à fer réduit direct, le développement nous a gâtés ». La marche lente du train fait défiler sous nos yeux des dizaines de tas de graviers noirs qui bordent le chemin de fer. « Encore un

l'autonomie des Adivasis et consolider leurs capacités à comprendre, à se saisir et à faire respecter leurs droits les plus fondamentaux sur leurs terres ancestrales n'est pas une mince affaire dans un contexte où les tensions et les menaces se font grandissantes. Pourtant, ce travail de sensibilisation et de mobilisation à la racine est capital. Rejetant les présupposés occidentaux prônant le développement et la croissance économique comme valeurs universelles, Sushil nous explique pourquoi et comment émanciper les communautés tribales en favorisant leur aptitude à décider par elles-mêmes permettra de changer la donne. Devenus les seuls acteurs de leur propre développement, les Adivasis pourront mettre en œuvre des initiatives locales et concrétiser des projets endogènes témoignant de leur propre vision du monde, une vision respectueuse de la Nature et tournée vers le bien-être de l'entière communauté. *D'après un séjour et des entretiens effectués en Orissa en Septembre 2010.*

cadeau du développement, ou plutôt ce qu'il nous en reste une fois que le monstre a tout avalé. Je me demande si l'on s'est déjà posé la question, sérieusement, de savoir ce qu'est le développement. Le développement pour quoi? Pour qui? Quelle idée! Au nom de ce développement, les Adivasis sont déplacés de leurs terres et déracinés de leur culture. Au nom de ce développement censé les enrichir, les Adivasis sont plus que jamais appauvris. Il faut regarder le problème en face. Quelles est la cause de tous nos maux? Et bien c'est ce développement imposé et dont nous n'avons rien décidé. Les « programmes de développement tribal » mis en place par le gouvernement pour lutter contre la pauvreté des Adivasis ne sont que des palliatifs aux problèmes causés par ce développement industriel. Et c'est comme ça pour tout. On nous impose un mode de vie, une économie, une médecine, une éducation, entièrement façonnés par les modèles

occidentaux et inaptes à répondre aux attentes des populations tribales.» Certes, les conditions de vie ici sont loin de satisfaire les communautés Adivasis. Les Adivasis manquent cruellement de considération de la part de l'Etat tout comme des gouvernements locaux. L'accès à l'eau est difficile et les infrastructures publiques absentes. Les Adivasis sont ces « oubliés de l'Inde », ceux que la « Shining India » a laissés de côté. Mais les pratiques actuelles et les directives que les gouvernements imposent aux communautés autochtones en voulant remédier à leur isolement sont inquiétantes et pêchent par leur ferveur assimilationniste et progressiste. Pour Sushil, aussi longtemps qu'elles seront importées de l'extérieur, sans prendre en compte la culture tribale et les intérêts vitaux des communautés, elles ne permettront pas d'apporter des solutions durables et démocratiques à cette marginalisation. « L'école par exemple est bien un moyen de formater les esprits et de produire la main d'œuvre nécessaire au fonctionnement de cette économie capitaliste. *L'école à l'anglaise*, qui a été généralisée en Inde, est loin d'être cette école émancipatrice qui permet à chacun de développer ses capacités et de trouver sa place au sein de la société. Pourquoi ne pas penser l'école autrement ? Nous, Adivasis, nous avons d'autres projets pour nos enfants. Nous voulons qu'ils soient citoyens Adivasis et indiens, fiers de leur culture et de leurs traditions tout en étant conscients des défis actuels à relever et qui s'imposent à nous si nous voulons vivre dignement dans ce monde. Cela ne veut nullement dire se soumettre au processus ravageur du développement qui nous tue en voulant nous faire – chose inquiétante – « évoluer ». Comme si nous, Adivasis, vivions avec le passé. Comme si la culture tribale n'était que le stigmate d'une époque révolue et arriérée,

La solution est dans nos racines et l'avenir dans nos mains

Faisant échos à la pensée après-développementiste selon laquelle « le développement n'est autre que la capacité d'un peuple à maîtriser sa propre évolution », Sushil soulève l'importance de repenser notre modèle actuel de développement.

« Le développement ne peut être autre chose que



qui freinerait à présent le processus logique de développement dans lequel s'est engagé notre pays. Comme si la culture Adivasi, reléguée au rang de folklore, se devait aujourd'hui de disparaître, nos ancêtres et nos enfants avec. Ils se trompent tous. Notre culture est bien vivante et elle a une place parmi les autres cultures. Il nous faut simplement adapter certaines de nos façons de vivre et certaines de nos pratiques aux défis contemporains. Sans jamais renier notre rapport au monde, sans jamais tourner le dos à notre identité. »

Les quelques ventilateurs bruyants installés dans notre compartiment tentent d'adoucir cette chaleur moite si caractéristique de la saison de la mousson. Un coup de téléphone durcit le visage de Sushil. « Cet après-midi, à 16h, le manager de l'aciérie du village voisin va débarquer pour prendre les terres des villageois. Cela fait un mois que tout le monde proteste et résiste contre l'extension de l'usine. Les dirigeants veulent maintenant recourir à la force, ils viendront sans doute avec des policiers. Il va falloir qu'on s'organise. Je vais écrire une lettre et demander un entretien avec les dirigeants de l'usine, peut être que cela nous laissera un peu plus de temps... »

ce que les populations tribales décident elles-mêmes et pour elles-mêmes. Il faut donc d'abord accepter que les Adivasis puissent se diriger et s'organiser de l'intérieur, qu'ils en ont les ressources - en puisant dans leur culture - et l'énergie - en se tournant vers l'avenir. Jamais le développement ne pourra venir de l'extérieur, au risque d'imposer un modèle en totale

contradiction avec notre culture. Il ne faut pas croire que nous sommes là, dans l'expectation, les mains tendues vers les ONG et autres acteurs du développement. Nous n'attendons rien d'elles, ni vêtements, ni médicaments, ni écoles, ni industries. Tout ça procède de la domination culturelle et de l'idée que nous ne sommes pas capables de prendre notre avenir en main. Ce que nous voulons, c'est qu'on nous laisse tranquille ! Cela implique à la fois de ne laisser personne décider pour nous mais aussi de nous permettre de mettre en œuvre notre propre idée de ce que pourrait être le développement. Cela implique donc, fondamentalement, de ne pas nous spolier de nos terres et de nos ressources naturelles, sans quoi nous serons alors dépourvus de toute ressource à mobiliser pour répondre de manière constructive aux agressions extérieures. C'est le seul point sur lequel les ONG pourraient en fait intervenir : faire en sorte qu'on ne nous prive pas de nos moyens de subsistance et qu'on nous reconnaisse ainsi le droit fondamental à refuser le

Je vais prendre un exemple de ce qui constitue pour moi le cercle infernal et pernicieux du développement. Depuis des siècles, nous cultivons un savoir médical unique qui, parce que nous connaissons chaque plante et chacune de leurs vertus thérapeutiques, nous a permis de faire face à la maladie et de nous soigner grâce à notre Mère Nature. Nous n'avons donc ni besoin de vos médecins, ni de vos pilules miracles ou de vos hôpitaux. Mais lorsque les entreprises s'implantent sur nos terres en polluant notre atmosphère, notre sol et nos cours d'eau, au prétexte de nous apporter en contrepartie la modernité, des emplois et des biens de consommation, elles nous privent de cette dignité humaine qui est de savoir se soigner par soi-même en harmonie avec la nature. Pire, elles nous apportent d'autres maladies que nous ne savons pas soigner et qui sont, ô combien plus agressives et fatales que celles que nous avons apprises à apprivoiser et gérer par nous-mêmes. Asthme, tuberculose, infertilité, eczéma, tumeurs sont parmi les nombreux maux apportés par le développement. Alors il est facile, à cette étape du processus, de légitimer l'installation de dispensaires et de centres médicaux ou la distribution de médicaments à la population. Il



développement pour choisir l'autonomie et la liberté. Nous avons nos propres ONG tribales, nos propres associations, nos travailleurs sociaux et nos intellectuels. Nous avons nos propres idées et nos propres rêves, des rêves bien différents de ce à quoi les réduisent les politiques d'aide au développement et les ONG dans leur élan de charité.



est pourtant bien hypocrite de glorifier à présent les programmes de développement mis en place par les gouvernements locaux et de féliciter les ONG pour l'argent qu'elles apportent et les actions qu'elles mettent en place. Il est à cette étape trop tard. Nos plantes médicinales sont meurtries et toxiques, nos corps ne savent pas se battre contre ces nouvelles maladies, le développement nous a privé de notre autonomie et a fait de nous ses misérables pions. Et ce n'est qu'une illustration de toute cette logique accablante qui porte en elle l'asservissement des communautés tribales. »

« C'est en nous aidant à stopper ce processus ethnocidaire que vous nous aiderez vraiment. C'est en nous dressant, toujours plus nombreux, contre ce monstre qui nous engloutit peu à peu que nous participeront à la construction d'alternatives au développement industriel en

revalorisant nos savoir-faire indigènes et en mobilisant les compétences de chacun. L'avenir de nos enfants est trop important pour le laissez aux mains assassines du développement. »

*Cécile Bes,
Chargée de mission plaidoyer pour SOLIDARITÉ*

► **Revue de presse :**

1- articles sur le développement tribal et l'industrialisation indienne

- [Les terres tribales à l'épreuve de l'industrialisation de masse](#)
- [Les conséquences environnementales de l'industrialisation et la résistance tribale](#)
- [Les impacts des déplacements forcés et le bouleversement des modes de vie tribaux](#)

2. articles sur les alternatives tribales au développement et à ses mécanismes

- [Un exemple d'éducation populaire Adivasi](#)
- [Plaidoyer pour les "green économique zones" : un développement tribal par les tribaux eux mêmes](#)

► **Pour aller plus loin :**

- [Article d'analyse critique des dangers d'un "développement durable" à l'occidentale :](#) le cas du mécanisme de développement propre du protocole de Kyoto (reconduit par Cancun) et de ses impacts sur les Adivasis
- [Article de réflexion sur la force de la culture autochtone dans les mouvements de résistance tribale contre la mondialisation](#)